

# DICTIONNAIRE SUBJECTIF DU TRAVAIL

Tome III

Cet ouvrage est alimenté par les rencontres "Dis-moi ce que tu fais..." qui ont lieu à La Fonderie chaque premier lundi soir du mois (excepté en juillet et août). Le principe du projet est d'amener à se rencontrer des gens qui ne se connaissent pas et qui vont dialoguer à propos de leur travail. Celui-ci peut être salarié ou pas; domestique, de bureau, d'atelier ou d'usine; rare ou très répandu; ancien ou très récent...

Pour chaque travail, vous trouverez le nom de celui ou celle qui est venu.e en parler ainsi que la date de la rencontre.

la fonderie – 2021

# SOMMAIRE

Enseignant	3
Infirmière pédiatrique	6
Journaliste et animateur culturel	11
Journaliste pour enfants	16
Rédactrice	21

## ENSEIGNANT

Thierry Coutant

1<sup>er</sup> février 2021



### Mon travail

Je suis prof d'histoire et de géographie.

### Dans quelle structure ?

Ce n'est pas un boulot où l'ordinateur occupe normalement une place très importante sauf en ce moment, évidemment, depuis le début de la crise sanitaire. Normalement, ça ne peut bien se passer que si on est vraiment sur place, à savoir à l'école.

### Ce que j'aime... ou pas

Ce que j'aime dans le métier d'enseignant, c'est d'être sur place au contact des élèves et des collègues. Les cours en ligne, je n'y trouve pas du tout mon compte. C'est une frustration assez forte de devoir travailler à distance. Et en même temps, c'est moins de fatigue physique, un rapport au travail un peu plus distancié. Et il y a une partie très matérielle : le transport qui disparaît. Mais c'est d'abord et avant tout une frustration.

J'ai un défaut et peut-être que le métier l'a entretenu : j'ai beaucoup de mal à projeter sur le très long terme et il y a une tendance aujourd'hui à demander aux gens, à l'enseignant d'être capable le premier septembre de rendre compte de tout ce qu'il va faire sur l'année, de manière très échelonnée. Pour moi, c'est vraiment une souffrance. Je ne réussis pas à rentrer là-dedans. J'ai un schéma, je sais où je vais mais je ne suis pas capable de rentrer dans les détails pour exposer ça à quelqu'un ou à une administration. Je sais où je vais de manière un peu intuitive mais je suis dans l'organisation à l'échelle de la semaine. Si on me demande de faire quelque chose de plus précis sur le long terme, ça peut devenir très douloureux. Même si les années font que je sais où je vais. C'est un truc que je déplore, cette tendance à la programmation, dans le secteur dans lequel je suis.

### Un travail utile ?

Ça m'est parfois arrivé d'avoir des contacts avec des élèves dix, quinze ou vingt ans après qu'ils aient quitté l'école, que je rencontrais par hasard ou par le biais des réseaux sociaux. Un ancien élève peut dire "vous m'avez dit ça tel jour, il y a vingt ans, qui a été important et a changé beaucoup de choses". On se rend compte que l'élève s'en souvient alors que pour soi, c'est un truc qui appartient totalement au passé, et qu'on a oublié.

## Les compétences nécessaires

La qualité que je pense avoir et que le métier m'a permis d'entretenir, c'est une forme de curiosité par rapport à la connaissance, le fait de continuer à lire régulièrement et à voir ce qu'il y a de nouveau sur les différents sujets. C'est un truc que j'aime bien et que le métier m'a permis de garder, une certaine forme de curiosité, de goût pour la lecture, le renouvellement.

## Particularités

Ce n'est pas un métier qu'on fait quand on a envie de gagner beaucoup d'argent. Ça permet de vivre mais ce n'est pas un boulot dans lequel on fait fortune. Ça permet néanmoins une certaine liberté parce que dès le départ les choses sont assez claires. Mais on n'est pas dans le bénévolat. D'ailleurs ça change beaucoup la donne. Ça m'est arrivé aussi d'enseigner bénévolement par exemple pour des migrants à qui j'enseignais le français langue étrangère. C'est très différent.

## Les relations professionnelles

L'école dans laquelle je travaille actuellement accueille des enseignants de pays différents et tout ce qui est communication numérique est compliqué. Les mails par exemple. Je suis surpris parfois de la façon dont on s'adresse à moi dans un mail professionnel, ça peut être extrêmement sec. La capacité à dire merci disparaît parfois dans l'échange par voie électronique. Alors que des gens sont tout à fait capables, quand on les a en face, d'être conviviaux même dans le non-verbal, ils envoient un mail sans bonjour, sans merci et ça peut être dur. Il suffit d'un moment de la journée où on n'est pas bien pour une raison X ou Y et ça peut avoir un effet déstabilisant, le fait que les formes ne soient pas forcément mises.

Assez généralement, la reconnaissance de la direction ou de la hiérarchie n'est pas forcément essentielle pour les enseignants. Elle l'a peut-être été à une époque mais le lien s'est distendu pour tout un tas de raisons analysables historiquement. Par contre, je pense que c'est très difficile de faire une carrière d'enseignant sans avoir des messages sympas d'élèves ou de parents, et sans avoir non plus de la part de la société de manière générale un message qui dit que la question de la transmission, de l'éducation, c'est important.

C'est aussi une forme de maturité de ne pas forcément attendre du chef quelque chose de trop important. Le merci, oui, bien sûr. Mais à titre personnel – et pas mal de collègues seraient d'accord avec moi – l'évaluation de la hiérarchie n'est pas un truc auquel on attache une grande importance.

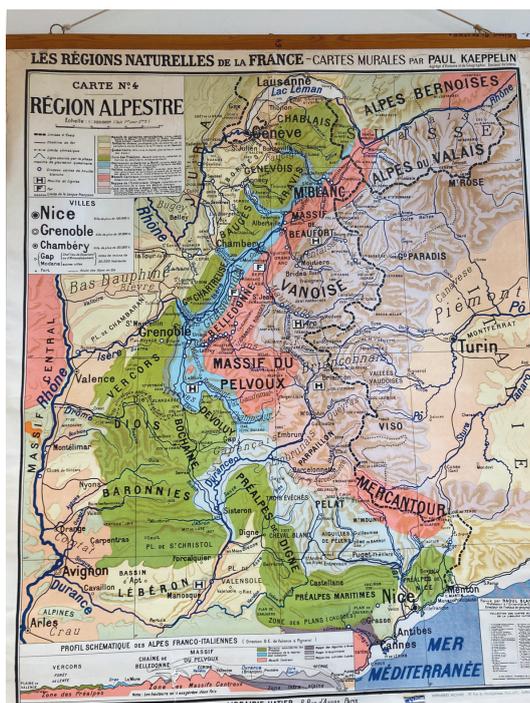
Les évaluations des élèves et des parents, ça, c'est vraiment important. Moi, j'y suis sensible, peut-être parfois trop. Des collègues disent qu'ils n'y sont pas sensibles. Peut-être. Mais ça rend la journée vivable et c'est de l'ordre de la relation humaine tout à fait classique, c'est-à-dire que je ne suis pas sûr que ce soit spécifique au métier d'enseignant. On a besoin d'avoir un retour agréable sur ce qui est fait en commun.

Souvent, on dit dans les médias que les parents ont une relation de plus en plus difficile avec les enseignants. Moi, j'ai fait pas mal d'écoles différentes dans différents pays. Dans celle dans laquelle j'enseigne à Bruxelles en ce moment, certains parents peuvent avoir ces tendances mais il faut toujours garder à l'esprit que finalement, même si ça peut être très énervant, c'est maximum deux personnes sur cent.

Ce sont des gens qui vont beaucoup occuper le terrain et l'esprit, qui vont beaucoup agacer, mais finalement quand on remet les choses en perspective, c'est une minorité de gens. Effectivement, les médias en parlent à juste titre parce que ça peut parfois être très violent. C'est un phénomène de société. Mais pour un enseignant, qui a 150 à 200 élèves chaque année, le conflit n'a pas forcément lieu tous les ans et sur une année, il va peut-être rencontrer un ou deux cas. Mais je sais que certains collègues pourraient décrire les choses de manière différente.

Dans les relations entre collègues, il faut réussir à faire la part entre la fermeté et l'agressivité. L'enjeu est de réussir à exprimer le désaccord sans que ce soit perçu comme une attaque ou une forme d'agressivité, et ce n'est pas toujours facile. Moi, on m'a parfois dit au travail que je pouvais être colérique mais je pense que c'est parce que je suis dans une école où il y a une sorte de difficulté à exprimer le désaccord et la divergence. Et ça, c'est un enjeu : comment exprimer le désaccord et faire en sorte qu'il ne soit pas discrédité par l'accusation d'agressivité. Cela dit, je sais que c'est parfois plus facile de régler le désaccord ou la critique au travail plutôt que dans le cadre familial, ou du couple, ou amical parce qu'on est dans un cadre assez rationnel alors que dans le cadre plus personnel on a parfois l'impression que c'est difficile d'exprimer les choses. Quand la relation de communication fonctionne bien au travail, c'est vraiment très satisfaisant. Le problème, c'est que ce n'est pas toujours le cas.

## L'objet



Mon objet est une carte un peu ancienne, une carte murale telle qu'on les affiche dans les écoles, et pas un truc numérique.

Ça n'a pas été très simple de choisir un objet. De manière générale, je ne suis pas très porté sur les objets et dans mon métier, l'objet ne joue pas un très grand rôle, moins que la parole. Si objet il y a, c'est assez peu de choses : un cahier, une feuille, un stylo... L'ordinateur aussi, de plus en plus.

J'ai choisi cette carte parce qu'elle est dans ma salle de classe depuis un moment, et je la trouve assez belle. Mais puis-je dire qu'elle est représentative de mon travail ? Pas sûr...

# INFIRMIÈRE PÉDIATRIQUE

**Bernadette Laurent**

7 juin 2021



## Mon travail

Je suis infirmière hospitalière et pédiatrique, comme on disait à l'époque.

Dans l'imaginaire des gens, c'est comme si les infirmières et infirmiers n'étaient que des exécutants d'ordres médicaux mais en fait, c'est tout à fait autre chose. Ça évolue parce que la médecine évolue. Donc on doit tout le temps se mettre au courant.

J'ai l'impression qu'au début de ma carrière, c'était la préhistoire parce qu'en Belgique, pour le soin aux prématurés, il n'y avait pas d'infrastructure et de services : pas de respirateur, de monitoring, de pompe à perfusion. C'était pareil pour les adultes.

Pour les prématurés, on avait des incubateurs, des couveuses comme on dit ici. Pour les garder au chaud. Aujourd'hui, des enfants de 24 semaines peuvent vivre. Mais quand j'ai commencé, on n'avait quand même pas des bébés si petits. Je me rappelle d'un bébé de 900 grammes qui allait bien mais qui était petit pour la naissance. Ce qui n'est pas très bon non plus parce qu'ils n'ont pas le poids qu'il faut. Cela veut dire qu'ils ont souffert de malnutrition, que le placenta ne les nourrissait pas bien. Petit à petit, on a été mieux équipé. J'ai quitté Louvain pour partir à l'étranger parce qu'à Louvain, on n'avait ni moyens ni personnel, et c'était fatigant.

Un médecin nous parlait toujours de Lausanne où il y avait un service de néonatalogie à la pointe. J'y suis allée. C'était comme des vacances parce qu'on ne faisait pas d'heures supplémentaires, pas d'heures au-delà des 45 heures prévues à l'époque. À Lausanne, il y avait assez de monde pour nettoyer les incubateurs et compagnie, assez de médecins et d'infirmiers. J'ai appris beaucoup et j'ai bien aimé. J'y suis restée 18 mois puis j'ai suivi des amis au Canada, pour travailler.

À Montréal, il y a des hôpitaux pédiatriques. Lorsque j'en suis revenue, comme j'avais une expérience, on m'a demandé d'être l'infirmière chef du futur service de néonatalogie de l'hôpital de Louvain. Petit à petit, le service a été mis sur pied. J'y suis restée 10 ans. Lorsque je suis partie, je crois que j'étais le premier burn out de Saint-Luc. Le service grandissait mais en matière de matériel et de personnel, on était toujours un peu en retard. Il n'y avait pas d'équipe volante à ce moment-là, et quand on demandait de l'aide, on nous disait qu'on ne pouvait pas nous aider parce qu'on était trop spécialisé. Puis je n'étais pas mécontente finalement parce que je pensais à changer. Ce qui est bien dans la profession, c'est qu'il y a moyen de faire autre chose. C'est comme ça que je suis retournée en pédiatrie générale où il y avait un peu de tout, de 0 à 2 ans. Ensuite, on a commencé une unité du sommeil pédiatrique. Là aussi, on avait peu de matériel au départ. On a vu toute l'évolution de l'électronique. Au début, c'étaient de grandes

machines avec de l'encre et des aiguilles pour les électrocardiogrammes ou électroencéphalogrammes. Mais de temps en temps, surtout si l'enfant bougeait, les aiguilles se mêlaient et il y avait de l'encre partout. Puis c'est devenu des petits ordinateurs.

J'ai beaucoup aimé cette unité parce qu'on avait des enfants de tous les âges. Des anciens prématurés parfois. Avant de les laisser quitter l'hôpital, il fallait de temps en temps faire un bilan et voir s'il fallait un monitoring à la maison parce qu'il arrivait qu'ils fassent encore pas mal de ralentissements cardiaques. Mais il pouvait aussi y avoir des enfants de 18 ans. Par exemple des myopathes ou des enfants qui avaient des problèmes de fentes palatines. À un moment donné, pour améliorer la logopédie, le langage, on doit faire une plastie du voile du palais et avant cela, un examen du sommeil est effectué pour vérifier que l'enfant est bien oxygéné avant d'intervenir. Si on ferme trop, il ne s'oxygène plus suffisamment pour la nuit et fera des apnées. J'ai eu à faire à beaucoup de pathologies.

## Les origines

Au départ, j'ai choisi ça parce que ma marraine était infirmière. Elle m'en parlait et ça avait l'air chouette. Mes parents sont morts jeunes et je les avais vus malades. Je me disais que c'était bien d'être infirmière. Ce n'était pas trop long normalement, comme études, parce que j'avais besoin de gagner ma vie mais finalement, je n'ai pas fait trois ans mais quatre.

## Ma formation

J'ai fait mes études à Louvain et je ne pensais pas faire la pédiatrie au départ. Mais les stages de deuxième année m'ont plu. À l'époque, on pouvait le faire en 3 ans avec 2 années de tronc commun. Mais on m'a conseillé de le faire en 4 ans parce que durant la troisième année, on étudie alors toute la pathologie, la pharmacologie des adultes. Et un enfant devient quand même un adulte, il n'y a pas une coupure tout à coup. Donc c'était plus intéressant.

Il y avait beaucoup plus de stages à l'époque. S'il existe d'office une quatrième année maintenant, c'est parce que les étudiants n'avaient plus assez de stages. Les études que j'ai faites étaient de qualité. J'ai pu aller travailler à l'étranger sans problème.

Je ne sais pas pourquoi, en Belgique, on a deux systèmes. On a des infirmières qu'on appelle brevetées, c'est le secondaire qui continue... je ne sais plus trop. Et il y en a qui sont issues du professionnel. Mais c'est un peu ridicule parce qu'en fait, il n'y a pas de passerelle s'ils veulent continuer.

Nous, on faisait 2.500 heures de stages. En fait, on faisait le double de ce que faisaient les infirmières encore récemment. Les stagiaires, c'était aussi du personnel. C'est pour ça qu'on ne parlait pas tellement de pénurie de personnel à l'époque parce qu'à la fin de la première année, j'avais déjà fait 7 nuits seule, sur 2 étages, 4 salles. Et à partir de la première année, on prestait un weekend sur deux pendant toute l'année sauf les vacances, qui étaient réduites de moitié par rapport à maintenant. On n'était pas toujours encadré mais on apprenait quand même avec les assistants médecins. Les hôpitaux étaient moins déficitaires avec de la main d'œuvre comme ça. Il y avait déjà des services pédiatriques. Lorsque j'ai presté la nuit en première année, il y avait une salle pédiatrique mais ce n'étaient pas des bébés. Il y avait aussi des services de pédiatrie, et un service des infectieux. Un service de 0 à 2 ans, avec des prématurés. Et un service de 2 ans à 15 ans environ.

Après mes études, on a divisé l'université en deux pour avoir d'un côté les francophones et de l'autre les néerlandophones.

Les formations, c'était un peu sur le tas. On assistait aussi à des congrès. L'inscription était payée par l'hôpital mais pas le reste, au contraire des médecins pour lesquels ce sont des firmes pharmaceutiques qui paient. Je suis allée à Rouen, j'ai beaucoup aimé, pendant 3 jours. J'étais la seule infirmière du service, pour un congrès sur la mort subite des nourrissons. C'était intéressant. La Belgique est un peu à la traîne pour ça. Peut-être qu'avec tout ce qu'il se passe maintenant, ils vont mieux se défendre. Au Québec, il y avait l'OII PQ – l'ordre des infirmières et infirmiers du Québec – qui veillait un peu... Moi, j'étais une infirmière autorisée parce que j'avais le diplôme. J'avais une amie brevetée qui n'a jamais pu travailler comme infirmière parce que son diplôme n'était pas reconnu. Mais c'était clair. Ici, il y a bien l'Union générale des infirmiers mais pour y être accepté, il faut faire partie d'une association. Il y a les soins intensifs, les neutres, les ceci les cela... Il y en a 45... ou même plus. C'est un peu "diviser pour mieux régner". Donc il est difficile de se défendre. J'espère que ça va évoluer car ce n'est pas normal...

À un moment donné, il y avait des diplômes par correspondance, par jury central. L'Europe, il y a 10 ou 15 ans, a tapé sur les doigts de la Belgique parce que c'étaient des infirmières qui étudiaient par elles-mêmes et passaient le jury central. Mais il y avait le problème des stages. Si tu n'es pas surveillé... on pouvait faire un peu ce qu'on voulait. Et il faut que ce soit surveillé plus sérieusement. Donc pour ce qui est des formations, c'était à notre propre initiative le plus souvent, parfois à l'initiative de l'hôpital.

Il y avait aussi, ici, une association des infirmières pédiatriques et une fois par an, elle organisait une journée de formation. On avait des cours avec les médecins, pour nous montrer les nouveautés.

J'ai aussi fait l'école de cadres, quand j'ai dû être infirmière chef. Pendant deux ans. Je voulais partir en Afrique. J'ai obtenu le certificat de médecine tropicale mais je me suis retrouvée en Suisse et au Canada où ce n'est pas très utile. Ça m'avait plu mais à l'époque, au Congo, Mobutu a fait des siennes et je ne suis donc pas partie.

## Mes horaires

Les infirmières et infirmiers prestent tous types d'horaires, de jour comme de nuit.

En fait, le système peut différer d'un hôpital à l'autre mais il était déconseillé de séparer une équipe de nuit d'une équipe de jour parce que ça crée des clans.

J'ai une amie qui au tout début de sa carrière, à Édith Cavell, faisait une nuit sur deux. C'était horrible. Durant ma dernière année au Québec, c'était deux semaines de jours, deux semaines de nuits, pendant 12 heures. Et après une année, j'étais fatiguée comme tout parce qu'on change toujours de rythme. Une semaine, c'est pas mal. La semaine de congés qui suit permet de récupérer. Le plus souvent, on prestait une semaine de nuits de temps en temps. Si on préférait faire des nuits, on pouvait s'inscrire un peu plus. Moi, j'aimais bien mais à partir du moment où on ne dort plus, ça ne va plus. C'est toute une organisation. Mais ça a changé aussi parce que maintenant, on ne peut plus faire 7 nuits d'affilée. C'est 5 maximum mais du coup, il y a moins de candidats parce qu'il y a moins de congés après. Et celles qui ont des enfants aimaient faire des nuits parce qu'elles se levaient pour aller chercher les enfants à l'école et durant une semaine, elles payaient moins de crèche.

Si c'était à refaire, je le referais mais je ne travaillerais peut-être plus à temps plein là-dedans. Parce que socialement, on est un peu à l'écart. Je ferais autre chose... Je suis un peu créative dans certains trucs mais je n'ai jamais pu faire des choses à côté avant ma retraite. À cause des horaires de travail. Certains jeunes ne font plus de temps plein, même sans avoir une famille et des enfants. À mon époque, on ne nous proposait pas tellement de choses. Après, je me suis dit que j'aurais pu être photographe. On ne réalisait pas tout ce qu'on aurait pu faire. Mais j'ai aimé et ça m'a permis de pouvoir partir. Si je devais le refaire, je partirais peut-être plus à l'étranger.

## Les relations professionnelles

Pour gérer des moments difficiles, il n'y avait pas de psychologue de mon temps. Une fois, il y avait eu un problème avec une mère assez spéciale et là, il y avait eu un psy. Mais sinon, on essayait de se soutenir entre nous. Et avec les parents aussi.

On se tenait beaucoup entre nous. Et on se voyait en-dehors du boulot. Il faut pouvoir penser à autre chose. J'ai beaucoup aimé l'unité du sommeil parce que là, j'étais tout le temps en contact avec les parents. Pour toutes sortes de cas.

On gardait aussi une bonne dose d'humour parce que même les parents d'enfants handicapés ne pleurent pas tout le temps sinon la vie ne serait tenable pour personne.

Il y a des parents admirables. Il y en a aussi qui ont beaucoup de mal parce que ce n'est pas évident.

## Souvenirs, souvenirs...

Je me suis occupée d'un bébé trisomique qui ne pouvait pas vivre. La maman venait le voir avec son aîné qui avait plus ou moins 6 ans. Et la maman avait de la peine à entrer dans la chambre. Je me souviens de ce gamin qui a dit "viens maman, il a besoin de nous". Quand on entend ça, c'est très émouvant. J'ai vécu beaucoup d'émotions comme celle-là.

## Et demain ?

L'administration est devenue épouvantable. On en avait avant mais ça servait surtout à nous renseigner. Par exemple si un bébé avait bu suffisamment, s'il avait bien uriné, s'il avait été à selle. On écrivait ce genre de choses. Ce qu'ils doivent noter aujourd'hui, c'est pour que ce soit facturé. Ça n'a aucun sens en fait. À un moment, ils ont inventé le résumé infirmier minimum. Au Québec, les syndicats l'ont refusé. Ici, c'est passé. À Saint-Luc, ils ont une espèce de smartphone dans la poche et doivent tout encoder. L'électronique n'a pas l'air de favoriser leur travail, ça leur prend beaucoup de temps. Déjà moi, ça me prenait du temps mais ce n'était pas comme maintenant.

Avant, le travail administratif servait principalement au point de vue santé. Aujourd'hui, c'est pour la facturation. Ce qui fait que ça ôte un peu l'utilité et le sens. Tout se fait par ordres médicaux. La pharmacie est encodée directement par l'ordre médical. C'est électronique. Avant, on envoyait les prescriptions. Mais c'était plus concret.

Il manque toujours du personnel. C'est récurrent. Puis j'entends mes collègues qui travaillent encore et qui arrivent en fin de carrière... il n'y a pas de facilités pour adoucir la fin de carrière. On peut ne plus faire de nuit à partir de 55 ans je crois mais ça ne suffit pas à soulager les travailleurs.

Quand je suis revenue du Canada, à Saint-Luc, on parlait du service global, ce qui est le fait de prendre en charge totalement un patient, ce qui est normal. Si on ne le prend pas en charge entièrement, on ne le connaît pas. Récemment, j'ai vu que l'infirmière ou l'infirmier ne doivent plus faire que les choses pour lesquelles ils ont été formés. On disait dans le document que la toilette d'un malade ne devait pas être faite par l'infirmière et ça, c'est aberrant. Parce qu'il y a des services dans lesquels il y a peu de toilettes au lit à effectuer. Et puis on travaille en équipe avec des aides-soignantes et des puéricultrices. La toilette, c'est un moment où on peut parler au patient, voir s'il est tendu, conscient ou un peu confus. Comment va-t-on connaître le patient si on ne veut pas l'approcher pour faire des soins ? Maintenant, avec les hospitalisations expéditives, à peine entrés, il faut sortir, on ne connaît plus les patients. Il y a un malaise profond à ce point de vue-là.

Le corps et l'esprit, ça va ensemble. On fait aussi de la prévention, on voit si le patient a compris le traitement qu'il allait devoir suivre, ce genre de choses. Mais s'il s'agit juste d'exécuter un acte technique, c'est très démotivant. Puis, avec ces hospitalisations expéditives, on ne peut pas être sûrs de renvoyer chez eux des patients stabilisés et prêts à suivre leur traitement.

## L'objet



La petite lampe de Florence Nightingale\* : il paraît qu'elle allait voir les patients la nuit et pour les reconforter, elle avait sa petite lampe, une lampe à huile, qui est aujourd'hui l'insigne de la profession.



Les infirmières pédiatriques essayaient toujours d'avoir l'air rigolotes et nous accrochions des petits trucs drôles sur nos blouses. Un petit éléphant par exemple.

\* Florence Nightingale, née le 12 mai 1820 à Florence, morte le 13 août 1910 à Londres, est une infirmière britannique, pionnière des soins infirmiers modernes et de l'utilisation des statistiques dans le domaine de la santé (voir [https://fr.wikipedia.org/wiki/Florence\\_Nightingale](https://fr.wikipedia.org/wiki/Florence_Nightingale))

# JOURNALISTE ET ANIMATEUR CULTUREL

**Bernard Hennebert**

1<sup>er</sup> février 2021



## Mon travail

Voilà près d'un demi-siècle que je construis mon job, qui est bénévole, tout seul. Je suis chez moi et j'essaie de créer le "Test achats" dans un secteur où ça n'existe pas, où tout est à construire : le secteur de la culture et des médias, deux matières "supplément d'âme" où l'on considère que le public n'est pas consommateur, mais où l'industrie médiatique et l'industrie culturelle – comme il n'y a pas de contre-pouvoir – exploitent de plus en plus le public. Il n'y a pas d'association de téléspectateurs, ni d'association de consommateurs de culture. Donc il n'y a pas de contre-pouvoir dans ces domaines-là et mon travail, c'est d'essayer de faire prendre conscience aux gens qu'ils doivent aussi penser à leurs intérêts et pas uniquement à ceux des journalistes ou des artistes qu'ils aiment, et qu'il faut déployer un contre-pouvoir pour empêcher une trop grande industrialisation de la culture et des médias, ce qui en diminuerait leur supplément d'âme.

Par exemple : personne n'a réfléchi à la raison pour laquelle on supprime le prix sur les affiches dans le monde culturel. Ça veut dire que quand on est devant un bistrot où il y a deux affiches, on ne peut plus comparer les prix. Or, comparer les prix dans le domaine culturel est très important pour prendre conscience que certains sont très chers et d'autres pas. La disparition des prix sur les affiches, aucun journaliste n'en a jamais parlé dans le domaine culturel. C'est un exemple qui montre qu'il y a un énorme champ dans lequel le public n'a aucun droit. Du coup il ne demande rien, et du coup, il y a de moins en moins de possibilités de résister à des évolutions économiques négatives. Et c'est aussi rendre le public actif. Pour moi, le public actif n'est pas uniquement celui qui applaudit à un spectacle mais c'est celui qui connaît les coulisses et empêche toutes les discriminations économiques qui existent.

## Les origines

J'ai d'abord eu un premier job en tant que journaliste freelance, pour un journal qui avait un énorme impact à l'époque : Vlan. Alors qu'il était un toutes boîtes, il y avait de vrais articles de fond. J'ai travaillé dans toute une série de journaux comme freelance ou comme salarié, dans deux journaux progressistes qui s'appelaient "Notre temps" et "L'Hebdo". J'étais spécialisé dans le monde culturel, dans le domaine de la chanson française et petit à petit, je voyais que des chanteurs dont je recevais des disques ne passaient pas sur scène. Alors, avec des petites maisons de jeunes, j'ai organisé des concerts et je suis devenu organisateur de concerts. Sur Bruxelles, je suis de ceux qui ont fait faire leurs premières prestations à Renaud, dans les petites halles de Schaerbeek, ou Bernard Lavilliers dans la maison de jeunes de Forest, ou Jacques Higelin dans le parc Josaphat. À ce moment-là, j'ai pris conscience que les journalistes ne parlaient pas du tout des problèmes du public qui va au concert ou qui achète des disques, que les gens ne connaissent pas du tout le fonctionnement des coulisses de ces métiers-là. Je me suis dit qu'au fond, il fallait peut-être développer les droits du public pour empêcher toute une série de dérégulations. Ainsi,

je suis devenu spécialiste pour dénoncer les faux hit-parades ou "disques d'or", à peu près tous faux... parce que le public ne connaît que ce qui est le résultat de tous les trafics économiques qui mettent en évidence dans les médias une série d'artistes.

Pendant une quinzaine d'années, j'ai travaillé dans un mouvement d'éducation permanente qui organisait des débats, surtout dans des écoles, avec des ados et autres. On venait avec Lou Deprijck qui expliquait pendant deux heures comment il était la voix de Plastic Bertrand, ce genre de choses. Avec des artistes aussi, pour qu'ils expliquent leurs difficultés ou leur travail, des gens comme Maurane ou Anne Sylvestre, François Béranger... J'ai organisé des centaines de débats de ce genre puis à un moment donné, j'ai été au chômage et c'est là que s'est précisé l'idée de jouer le contre-pouvoir. J'ai alors créé l'Association des Téléspectateurs Actifs (ATA), qui a gagné beaucoup de batailles à l'époque. Maintenant, je continue seul le même travail, plutôt dans le domaine culturel.

## Les compétences nécessaires

Chaque fois que je veux attaquer un musée ou la RTBF ou autre, j'ai une responsabilité sur un problème précis. Ou quand je veux essayer d'interviewer un ministre, ce sont des rapports de force et à chaque fois, il y a une responsabilité. Comme j'ai un petit peu l'habitude d'être excessif ou très dur dans ce que je dis, je dois me réfréner moi-même si je veux être efficace, même si je suis encore assez dur.

Une autre difficulté de ce boulot est qu'il faut être tout le temps informé. Je lis à peu près tous les quotidiens belges, deux ou trois quotidiens français, plusieurs hebdos, toutes les semaines... Je dois aussi lire des journaux que je n'aime pas forcément parce que parfois il y a 3 lignes intéressantes dans un article. Je pars de l'idée qu'il y a au moins un journaliste intéressant dans chaque journal, même dans les journaux de caniveau. Et parfois, il y a plus d'articles intéressants dans ces journaux-là que dans d'autres. Par exemple, je n'apprécie pas tellement la Dernière Heure mais il y a beaucoup d'articles sur les droits des consommateurs notamment en culture, bien plus que dans Le Soir ou La Libre. Donc c'est un job passionnant mais c'est très fatigant. On ne peut pratiquement pas prendre de vacances sinon il faut rattraper la revue de presse qu'on n'a pas faite. Et comme personne d'autre ne fait ce type de revue de presse précise, je suis obligé de la faire moi-même. L'avantage, c'est une totale liberté. Avec sa responsabilité... Le but est de gagner une série de combats pour dire au public qu'il ne faut pas être fataliste, que nous, simple public, on peut influencer, qu'on ne doit pas être désespéré, qu'on ne doit pas dire que tout le monde politique et économique est négatif et que nous, si on agit, on peut... C'est un travail de citoyenneté que j'ai entrepris lors du "dimanche noir", les premières élections où l'extrême droite était fortement montée, le 24 novembre 1991. C'est un travail éducatif qui permet que le citoyen ait son mot à dire et c'est une façon de résister à l'extrême-droite. Donc, ce job exige une liberté totale mais une totale énergie.

Une de mes passions est d'observer comment les gens répondent par la langue de bois, surtout les politiques ou les journalistes, pour ne pas répondre aux questions qu'on pose. Il y a toute une série de moyens de répondre sans répondre et je me suis déjà dit qu'un jour, je ferais une nomenclature de tout ça. Alors ces gens-là, je leur réponds vertement...

Dans mon job, j'ai dû inventer sans vraiment m'en rendre compte un langage d'usager culturel comme les syndicalistes ont aussi leur façon de s'exprimer. Je crois qu'ils ont un langage qui est différent du langage patronal. En culture, il y a un langage usager qui n'est pas du tout le langage des artistes ou des gens qui bossent avec eux. Et je crois que pour bien défendre ces droits du public, il est très important d'inventer ce langage et de l'utiliser : une sorte de fermeté... On croit que je suis fâché, mais non, c'est parce que je parle fort. Et puis j'ai fait des tas d'animations en écoles, sans micro, donc j'ai eu l'habitude de bien séparer mes mots pour me faire comprendre et de porter haut la voix. Toute une série de personnes, quand on est en réunion et que je parle plus haut que les autres, croient que je suis fâché alors que je ne le suis pas. Et ça nous met dans une drôle de situation. Il y a donc tout un langage à inventer, chose qu'on n'imagine pas forcément. Il m'a fallu plus de dix ans de travail dans ce domaine pour m'en rendre compte. Il faut cultiver ce langage. Et il faut ne pas se laisser faire, être ferme sans être agressif, parfois même être dur... Il y a tout un côté technique à maîtriser.

## Mes horaires

C'est presque plus qu'un boulot à plein temps, et je continue alors que je viens d'avoir 75 ans. Je travaille comme si j'en avais 40 ou 50.

J'ai une liberté totale mais ce n'est pas si agréable parce que ça force à une responsabilité. Ça veut dire que je peux me lever à midi si j'en ai envie mais quand tu es obligé de te lever par toi-même, c'est plus difficile.

Finalement, il y a quand même une série de règles : j'ai une newsletter envoyée à près de 15.000 personnes une fois par mois. Il faut l'écrire, l'envoyer, voir les conséquences. Puis on la met sur un site internet. Donc tout est organisé par rapport à ça.

Un de mes combats est la gratuité des musées le premier dimanche du mois, ce qui est aussi une de mes conquêtes. Du coup, chaque mois, je veux que ma newsletter arrive quatre ou cinq jours avant le premier dimanche du mois pour informer mes 15.000 abonnés. Je fais ce que je veux, certes, mais j'ai des horaires imposés.

Il y a d'autres timings à respecter comme ceux des élections, et donc des nouveaux gouvernements. Il faut déposer des propositions au nouveau gouvernement comme par exemple, en ce qui concerne les musées fédéraux, au nouveau gouvernement fédéral... ce genre de choses. Et puis je peux travailler à n'importe quelle heure, comme hier soir où j'ai regardé un superbe documentaire sur Charlie Chaplin dans lequel on dit qu'il imposait des prix d'entrée dans les salles de cinéma au début de sa carrière, très peu élevés pour le public... Ça m'a rappelé que dans mon prochain bouquin, je dois dire que Maxime Leforestier faisait des prix à 150 francs belges et qu'il l'exigeait même dans ses contrats. Je vais rajouter dans mon livre que c'est une longue tradition parce que Charlot le faisait déjà bien avant lui. Bref, durant tous mes loisirs, je n'oublie jamais mon boulot. C'est pendant mes loisirs que je collecte plein de données utiles à mes combats. Comme c'est chouette à faire, ça ne m'ennuie pas et je pourrais y passer jours et nuits. Je voyage aussi pas mal mais quand je voyage, je vais beaucoup dans les musées et du coup, j'enregistre les revendications pour les musées.

## Les relations professionnelles

Je travaille très seul mais j'ai la chance que mon mari ait vingt-cinq ans de moins que moi. Il est d'une autre génération que moi, et il me donne un coup de main dans ce travail. D'autre part, quand j'avais un job d'éducation permanente, j'ai toujours travaillé avec des gens beaucoup plus jeunes. C'est presque historique dans ma vie. Du coup, je n'ai pas de grands problèmes du "vieux bon pour la poubelle". Je suis beaucoup sur les réseaux sociaux comme Facebook, où j'ai 5.000 amis et que j'emploie comme tremplin pour faire passer des infos. Je suis très en lien avec la jeune génération. Il y a donc deux générations – mon mari et moi – qui surveillent ce que je fais et c'est très utile. Je suis très content qu'il me censure parfois. Travailler tout seul serait très dangereux. Avoir une autre personne et que cette personne soit d'une autre génération est très intéressant. À condition que la personne soit intéressante, bien entendu.

J'ai travaillé avec beaucoup d'autres personnes mais comme c'est toujours de la militance gratuite, on perd les gens : ils restent trois ans, puis ils vont ailleurs. Surtout s'ils ont entre vingt et trente-cinq ans, ils partent régulièrement vers autre chose. Ils prennent ça un peu comme des stages mais le problème c'est qu'on passe beaucoup de temps à les former pour qu'ils ne restent pas longtemps. Quand on est tout seul à gérer ce secteur, c'est mieux de travailler tout seul parce qu'on perd tellement de temps dans le reste, qui n'est pas productif. Puis c'est tellement multiple cette occupation que réussir à expliquer tous les enjeux sur un sujet n'est pas si facile. C'est une spirale difficile.

## Souvenirs, souvenirs...

Je me souviens de deux grands combats gagnés. Quand les structures qui devaient appliquer les décisions ont fait leur conférence de presse ou ont inauguré cette avancée que nous avons provoquée, ils ne nous ont même pas invité. Mais ils ont invité les ministres qui avaient forcé la chose à se faire. C'était pour les Niouzz, pour l'inauguration à Liège, par exemple. Là, on s'est invité et on a acheté un énorme bouquet de fleurs que nous avons offert à la directrice. Et quand j'ai réussi à conquérir un code de bonne conduite en faveur du public culturel – c'était Fadila Laanan qui était à la base de ça – on n'a de nouveau pas été invités. Je ne suis pas orgueilleux mais comme je suis une personne qui doit réussir à s'imposer pour gagner d'autres batailles, il faut que je puisse afficher un palmarès de batailles gagnées. Pour que les ministres suivants se disent qu'il faut être attentif à ce que je revendique. Donc j'ai besoin de batailles gagnées et de reconnaissance pour avoir une certaine puissance puisqu'on n'a pas le nombre de gens derrière nous pour être crédibles. Et ainsi se faire entendre dans le combat suivant. Je suis obligé de faire la promo de ce qu'on a gagné uniquement pour cette raison-là. Et peut-être qu'ils le savent très bien. Quand une bataille est gagnée, elle ne l'est toujours qu'à trois-quarts. Ils ne veulent surtout pas qu'on arrive sur place et – comme on n'est pas subsidié et qu'on peut dire tout ce qu'on veut – qu'on leur pose en public des questions sur le quart qui n'a pas été accepté.

## Et demain ?

Maintenant, je m'attèle à écrire un très gros bouquin par lequel je vais transmettre le plus utile de ce que j'ai amassé professionnellement.

## L'objet



C'est une casquette et un journal que j'ai publié il y a longtemps.

J'évalue le résultat de mon travail par des victoires du public. Je crois que la plus belle victoire remportée avec zéro euro, zéro subside, zéro budget, c'est lorsqu'on a combattu pendant 3 ans la RTBF, pendant l'affaire Dutroux, pour forcer la chaîne à créer un journal télévisé tous les jours pour les enfants. Pour qu'ils découvrent avec un langage adapté toutes ces problématiques très dures et qui étaient dites avec un langage pour adultes. C'est là que sont nées "Les Niouzz", le JT des enfants.

Mon objet, c'est le mensuel de notre association qui s'appelait "Comment téléz-vous?". C'est la seule fois qu'on l'a sorti en couleur, en rose. Car c'est le journal qui annonçait la naissance d'une émission de télé, ces Niouzz. Ce nouveau programme, il faut savoir que la RTBF n'en voulait pas, soi-disant parce que la chaîne ne pouvait créer qu'une seule nouvelle émission à la fois et la direction de la RTBF préférait un journal télévisé. Pourquoi ? Parce que sans ce programme, notre service public perdait beaucoup de son public qui aime avoir des infos le matin et allait donc sur France 2. Et ils restaient toute la matinée sur cette chaîne concurrente. Ce qui faisait diminuer la tarification publicitaire durant toutes ces heures, jusqu'au JT de 13 heures, à la RTBF. Christian Druitte, le patron d'alors de la RTBF l'a dit lui-même à l'antenne lors d'un entretien à Matin Première. Du coup, ça a demandé trois ans de combat de notre part et c'est finalement le Parlement qui a forcé la RTBF à créer ces Niouzz, suite à ce long combat que nous avons mené avec plein d'autres associations, des artistes, des personnalités... Vingt-et-un ans plus tard, l'émission existe toujours et je trouve donc que mon objet est tout à fait positif. Il est la preuve vivante que le public peut influencer de façon plus humaniste le contenu des médias. Ce n'est pas facile mais il ne faut pas être fataliste pour autant.

Et la casquette, c'est l'une de celles offertes aux jeunes téléspectateurs le jour de la "première" de ces Niouzz.

# JOURNALISTE POUR ENFANTS

Nathalie Lemaire

7 juin 2021



## Mon travail

Je travaille pour un journal qui s'appelle le Journal des Enfants, le JDE, depuis plus de 25 ans. C'est un hebdomadaire imprimé toutes les semaines par le groupe de presse des Éditions de l'Avenir. Un journal qui fait 8 pages et dans lequel on explique l'actualité aux enfants de 9 à 13 ans. On leur explique au fil des semaines tout ce qu'il se passe en Belgique et dans le monde. On leur fait un petit topo en se mettant à leur niveau et on essaie de leur expliquer le monde dans lequel ils vivent.

C'est un journal auquel il faut être abonné. Une partie des enfants sont abonnés à l'école et travaillent parfois avec leur journal en classe. Les enseignants peuvent l'utiliser en 5<sup>e</sup> et 6<sup>e</sup> primaire essentiellement. D'autres sont abonnés à la maison et reçoivent leur journal, comme leurs parents.

C'est essentiellement écrit mais l'évolution des techniques fait que maintenant, il y a de plus en plus d'internet. Il existe une application sur smartphone donc nous avons une déclinaison enrichie avec photos et vidéos, et des news plus fréquentes en semaine puisque sur internet, on peut donner des infos tous les jours. Le métier a fort évolué.

C'est de l'info générale, comme dans un journal pour adultes. Donc on va parler de l'actualité belge, internationale, sportive, culturelle. On va présenter des sujets de société.

Le journal existe depuis 1992.

Fondamentalement, notre métier, c'est aller sur le terrain, rencontrer des gens, chercher l'info, la recouper. Et passer du temps à chercher, comprendre et puis après réécrire.

## Dans quelle structure ?

C'est une toute petite structure avec seulement 3 employés. L'idée normalement est qu'il n'y ait pas de spécialisation parce que on essaie d'éviter de jargonner. Si on a un journaliste spécialisé sur une matière, il risque au bout d'un moment d'oublier que son lecteur n'a pas les prérequis pour comprendre. Donc on fait tourner les sujets. Mais pour certains types de sujets, il faut faire un suivi pour repérer semaine après semaine ce qui sort etc. En culture, je fais tout ce qui est cinéma et musique. J'ai une collègue qui s'occupe de tout ce qui est jeux de société et BD. Là, on est plus spécialisés mais sinon pour le reste, on fait tous de tout. Donc je vais couvrir le sport un jour, faire un reportage dans une association le lendemain, de l'international le jour suivant. On fait vraiment de tout. Ce qui est gai, puisqu'on varie. Ça ajoute de la diversité. Et on décide, on est très autonomes donc on a beaucoup de chance – enfin, j'estime que c'est une chance – d'être très autonomes et de décider en équipe de ce qui sera publié dans le journal,

la répartition du travail, qui va faire quoi. On gère ça entre nous de façon autonome. Ce n'est pas un rédacteur en chef qui va nous dire "toi tu fais ça demain". C'est assez original comme fonctionnement. Dans la presse, c'est très rare que ça fonctionne comme ça. Généralement, il y a des chefs de rédaction ou d'édition qui vont gérer le travail, le dispatcher. Donc l'autonomie qu'on a est assez exceptionnelle dans le métier.

Le produit est atypique et le fonctionnement aussi.

## Ma formation

J'ai fait des études de communication sociales à l'UCL, l'université de Louvain La Neuve. C'était en 4 ans. Puis c'était un peu compliqué de trouver du travail. Dans la presse, ce n'est vraiment pas facile. La première année, j'ai fait de tout sauf du journalisme. Puis j'ai eu des petits contrats de quelques heures par semaine. Peu à peu, j'ai fini par avoir un mi-temps puis un temps plein et j'ai été engagée pour le JDE. J'ai beaucoup de chance. D'abord parce que travailler dans le journalisme et trouver un boulot, avoir un contrat, c'est très compliqué. Il y a énormément d'indépendants dans la presse. Puis j'ai beaucoup de chance de travailler pour ce journal-là. Ça correspond tout à fait à ma personnalité. Quand j'étais en secondaire et que je devais choisir mes études et ma profession, j'hésitais entre le journalisme et l'enseignement primaire. Et jusqu'au bout, je me suis demandé si je serais institutrice ou journaliste. Finalement, je suis journaliste pour des enfants d'écoles primaires. Je trouve que c'est quand même pas mal !

## Ce que j'aime...

On est une toute petite équipe, nous sommes 3 dans la rédaction donc j'ai vraiment beaucoup de chance et je trouve que le métier reste passionnant. Ce que j'aime, c'est qu'on apprend, on découvre tout le temps des nouvelles choses, on rencontre énormément de gens qui ont des parcours de vie très différents et des personnalités différentes. C'est vraiment très gai, on ne s'ennuie pas. Ce n'est pas du tout un boulot répétitif. C'est plein de contacts avec les gens, c'est passionnant.

Je me dis souvent que j'ai de la chance de rencontrer des héros... Des enfants me demandent parfois si je rencontre des stars. Oui, j'en rencontre et je les interviewe en musique, en cinéma. Mais ce ne sont pas nécessairement ces rencontres-là qui m'intéressent le plus ou qui me marquent le plus. Je peux être bouleversée ou très impressionnée par un scientifique dans son labo qui fait de la recherche et qui essaie de trouver des réponses à des questions ou des problèmes. Ou des personnes qui vont créer une association près de chez eux pour créer du lien entre les gens. Ou une personne handicapée qui arrive à surmonter ses problèmes pour faire des choses extraordinaires. J'ai la chance de rencontrer des gens héroïques même si c'est du petit héroïsme mais à mes yeux, c'est énorme. Je suis souvent admirative devant les gens que je rencontre et ça, c'est chouette.

Au jour le jour, le travail n'est pas le même et au fil du temps, les technologies et la société changent et le travail n'est plus le même. Et ça, c'est très gai. Je me souviens quand j'avais 18 ans, je me disais qu'en faisant le même métier toute ma vie, j'allais m'embêter mais en fait non parce qu'en étant le même métier, ça ne l'est plus tout à fait. Ça évolue tellement que je n'ai pas l'impression de faire la même chose. Pourtant, je suis dans le même journal depuis le début. Des gens me demandent parfois si je n'ai pas envie de changer, d'aller dans un autre média. Mais non, je n'ai pas envie. Ça me plaît beaucoup de m'adresser

à des enfants. Le format me plaît beaucoup et ce n'est pas du tout monotone, je ne m'ennuie vraiment pas. C'est chouette, j'ai beaucoup de chance.

Je ne regrette pas mon choix. Je suis convaincue d'avoir fait le choix qui me convenait. Je suis vraiment contente.

## Un travail utile ?

Je vais aborder l'utilité de mon travail par le biais de la crise sanitaire que nous venons de vivre : d'abord, les écoles ont été fermées en 2020 à un moment donné et toutes les familles étaient calfeutrées chez elles. Et là, on a vu la fréquentation du site internet et de l'application exploser. Les gens se sont connectés en masse. Ils voulaient avoir une explication à hauteur d'enfant. La crise du covid a suscité en tous cas au début beaucoup de questionnements. Les parents ne savaient pas trop comment expliquer la situation à leurs enfants, qui avaient envie de comprendre. Là, on a senti qu'on répondait à une demande et à un véritable besoin. Puis, à un moment, beaucoup de gens ont saturé d'infos. Ils ont eu envie d'évasion et se sont coupés des médias. On ne sait pas trop si aujourd'hui, les gens sont toujours en attente d'infos par rapport à ce sujet en particulier. On a gardé toujours une bonne partie des gens qui venait sur le site internet ou sur l'appli. On sait qu'ils sont restés connectés. Nous considérons que l'explication qu'on donne et le travail qu'on fait répondent aux questions qui se posent dans les familles ou dans les écoles depuis toujours quand il y a des gros sujets un peu compliqués comme l'affaire Dutroux, le 11 septembre, les attentats... les moments critiques très compliqués qui génèrent beaucoup d'émotion et de peurs. À ce moment, les gens sont en demande d'explications : comment je peux expliquer ça à mon enfant ? Là, notre rôle semble évident pour tout le monde. Mais même en-dehors de ça, les enfants entendent parler de réchauffement climatique, de pollution et voient quelque chose au coin de leur rue. Ils veulent comprendre.

Ce qu'on trouve important aussi, c'est de donner des infos positives et de montrer des initiatives porteuses d'espoir. De notre point de vue, c'est important que les enfants puissent voir qu'il n'y a pas que des choses qui tournent mal ou se passent mal mais qu'il y a aussi des choses qui bougent, des gens créatifs qui osent lancer des projets et qui osent essayer de trouver des solutions aux problèmes qui sont tout le temps mis en évidence dans la société. C'est important, je trouve, pour aider l'enfant à grandir et à structurer sa pensée, à devenir un futur citoyen un peu conscient mais pas désespéré.

## Les compétences nécessaires

Évidemment, il y a des sujets un peu compliqués, ou lourds sur le plan émotionnel donc il faut faire très attention à être clairs et à employer des mots, formuler les choses de façon à ne pas heurter la sensibilité des enfants. Dans le choix des mots ou des photos, on doit être toujours attentifs. C'est un métier qui réclame d'être très précis et de penser en permanence à l'enfant qui va lire pour veiller à ce qu'il ait une info claire, suffisamment complète même si on n'est jamais exhaustif. Il faut que l'enfant comprenne et soit rassuré mais pas heurté ou choqué par certains sujets parfois pénibles.

## Mes horaires

Je ne travaille pas comme les autres journalistes parce qu'avec un journal hebdomadaire, on a un rythme un peu plus scolaire. On est un peu en phase avec nos lecteurs. On travaille en journée, de 8h30 à 17h mais évidemment, on a aussi des reportages ou des interviews à faire le soir ou le weekend donc on s'adapte. C'est en train de changer à cause d'internet parce que là aussi, l'informatique et les nouvelles technologies facilitent notre travail, permettent d'avoir quelque chose d'un peu plus riche puisqu'on peut faire vidéos et photos, multiplier les photos là ou dans un journal, un article comprend maximum deux photos. Mais sur l'application ou sur le site, on peut faire un diaporama avec 15 photos qui permettent de montrer différentes étapes d'un processus ou différents angles d'un sujet, ce qui est vraiment chouette, un vrai plus. On peut faire de la vidéo donc c'est chouette aussi mais fatalement, ça demande beaucoup plus de travail. Et le fait d'avoir un site internet et d'être sensé faire de l'actualité tout le temps dessus, comme on n'est que 3, c'est assez exigeant parce que s'il se passe quelque chose un soir ou un weekend, il faut qu'il y ait quelqu'un qui soit de veille et qui assure. Donc là, pour le moment, on a cette fameuse crise du covid, avec parfois des rendez-vous importants et des annonces du comité de concertation le soir pour dire que les règles ont changé etc. Si le codeco\* se termine à 21 h et que la conférence de presse est à cette heure-là, il faut que quelqu'un assure, rédige et termine parfois de poster sur internet à 23h. Et là, on rejoint les conditions de travail d'un journaliste classique. C'est vrai qu'à la limite, ça ne s'arrête plus. On est tout le temps en train de travailler, il n'y a plus de jour de bouclage suivi d'une pause ou d'un rythme plus ralenti jusqu'au bouclage suivant. On est à flux tendu avec une info qui doit tourner, être disponible en direct. Il faut aller vite mais quand même prendre le temps de recouper l'info, de vérifier, de bien la rédiger, de bien tourner nos phrases et ne pas écrire de bêtises donc c'est assez compliqué. Je trouve que techniquement, on a de plus en plus d'outils différents, on est censé être de plus en plus polyvalents et aller dans des directions très différentes, avec beaucoup de pression. Je trouve que ça devient de plus en plus compliqué. Il y a d'ailleurs beaucoup de burn out dans la profession parce qu'on est tiraillé entre trop de choses à faire dans l'urgence. Là où on faisait autrefois un reportage, on doit en faire 3 aujourd'hui pour un même sujet. Puisqu'il faut faire une annonce rapide, un résumé, sur le site internet. Puis il faut préparer le papier pour le journal papier puis refaire une 3e version, en vidéo. Donc, quand on est sur place, on doit piocher l'info en écrivant, en prenant des photos, en filmant avec notre smartphone puis il faut faire les montages, rédiger pour 3 ou 4 versions différentes. Et tout ça très vite. C'est assez stressant. On engage mais pas beaucoup. Le problème, c'est que la presse est en pleine crise, avec de grosses difficultés financières. Les gens veulent de l'info mais gratuite. Ils vont sur internet, sur les réseaux sociaux et cherchent l'info là. Mais payer un abonnement à un journal, ça devient un geste un peu curieux pour la plupart des gens. Donc c'est compliqué. Même nous, au JDE, on commence aussi à ressentir cet effet-là. Pendant longtemps, la presse quotidienne était en grosse difficulté mais nous, on continuait à augmenter notre nombre d'abonnés. Mais depuis quelques années, nos chiffres baissent. Les gens ne sont plus d'accord de mettre de l'argent, ou en tout cas cette somme, pour abonner leur enfant à un journal. Donc c'est compliqué dans la mesure où les sites doivent être gratuits ou presque.

Comment engager ?

Maintenant, c'est vrai qu'au niveau temps plein... je suis à temps plein depuis le début mais j'avoue que là, je commence à trouver que la pression devient forte et parfois, je me dis que si ça continue à augmenter, à un moment donné, je vais peut-être réduire mon temps de travail. C'est une idée qui germe et que je n'avais jamais eue jusqu'à présent. Quand la pression augmente... avec le temps qui passe, on a aussi parfois envie d'un peu lever le pied et ne plus être tout le temps sous pression. Donc oui, peut-être qu'à un moment donné, en fin de carrière, je vais diminuer mon temps de travail.

Par contre, je ne saurais pas m'arrêter complètement de travailler.

\* Comité de concertation

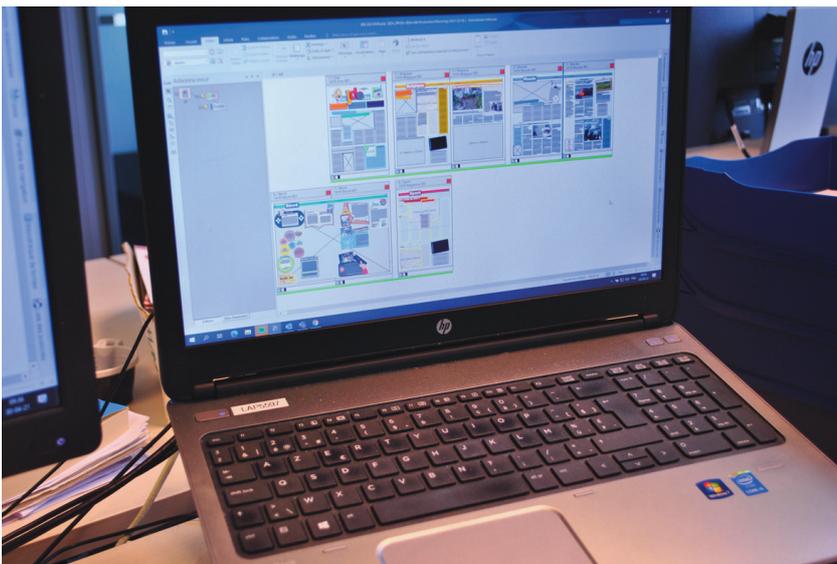
## Les relations professionnelles

C'est très gai parce qu'avec le temps, évidemment, on a commencé à avoir d'abord des étudiants en journalisme qui voulaient faire leurs stages chez nous parce qu'ils avaient lu le JDE quand ils étaient petits et que c'est ce qui avait suscité leur vocation. Puis les étudiants en enseignement primaire qui se disaient qu'en tant que futurs instits, ils utiliseraient le JDE en classe parce qu'ils aimaient ça quand ils étaient petits. Puis on a eu des parents qui ont commencé à abonner leurs enfants parce qu'eux-mêmes étaient abonnés quand ils étaient petits. Au fil du temps, on voit un peu tout ça qui évolue et c'est très gai, les générations qui avancent.

## Souvenirs, souvenirs...

Dans mon métier, je n'ai pas rencontré beaucoup de situations très dures mais j'en ai quand même rencontré quelques-unes, avec des vécus un peu difficiles. Je pense notamment à des enfants que j'ai interviewés et qui étaient vraiment très malades. Ou des gens qui ont vécu des choses très dures. Je suis aussi allée parfois en reportage à l'étranger, notamment dans des pays en guerre. En RDC, au Nord-Kivu, en pleine guerre. Là, c'est dur parce que les camps de réfugiés, des enfants soldats, des enfants malnutris, des femmes violées par 25 hommes... il y a vraiment des choses très dures. J'ai été confrontée à ça et il faut arriver à encaisser. Mais voilà, ça fait partie du boulot puis on en sort enrichis de quelque chose. Ça m'a permis de mieux appréhender ces sujets-là, de les ressentir à hauteur humaine. Parce que tant qu'on les traite de loin avec des infos qui sont des chiffres, du texte et des photos, ce n'est pas la même chose. Quand on est allé sur place, qu'on a respiré les odeurs, qu'on a rencontré les gens... on a été confronté à la situation, je trouve qu'on écrit différemment, on décrit les choses, on les explique autrement, on est plus à hauteur humaine. Je n'ai pas eu l'occasion de faire beaucoup de reportages comme ça mais ceux que j'ai faits m'ont vraiment marquée et enrichie humainement et professionnellement.

## L'objet



Il s'agit de mon outil de travail : mon ordinateur. Sur cette photo, on peut voir les pages de mon journal. C'est ce qu'on appelle un chemin de fer. On voit toutes les pages avec leur contenu, terminées ou pas terminées.

## RÉDACTRICE

Nadine Polspoel

1<sup>er</sup> février 2021



### Mon travail

Je suis rédactrice dans le domaine de la santé et de la sécurité au travail. Je m'occupe aussi de législation. Lorsqu'elle paraît, je dois me dépêcher d'écrire le texte à son propos, ce qui est un peu stressant.

### Ce que j'aime... ou pas

Je n'aime pas le côté administratif, dont j'ai dû m'occuper dans le temps. Mais aujourd'hui, du fait que je travaille à la maison – ce que je faisais déjà avant le confinement de mars dernier – je me suis un peu éloignée du corps du business et aussi de tous les problèmes administratifs. Je dois m'activer dès qu'il y a quelque chose qui tombe dans la législation ou un article à écrire mais tout ce qui est administratif, je l'ai laissé dans mon entreprise qui maintenant est très loin de moi physiquement, hors de Bruxelles. Et c'est vraiment un poids qui m'a été enlevé.

Je suis liée au planning des publications et de ce fait, je dois courir par rapport à la publication qui doit sortir en premier lieu. Ce qu'il se passe, dans mon cas, c'est que je suis toujours en retard. En effet, dès le départ, je pars avec du retard parce que je suis la seule francophone dans mon organisation et que je suis responsable de tout ce qui sort du côté francophone. C'est un peu comme si j'étais un chef coq et que toutes sortes de choses sont en train de cuire. Certaines peuvent brûler alors j'essaie d'enlever celles-là en premier lieu...

### Les compétences nécessaires

Le défaut – ou la qualité ! – que j'ai est que je suis entêtée. Ça m'aide beaucoup pour trouver des réponses, que je peux chercher longtemps. Et aussi perfectionniste. Je trouve qu'un texte doit pouvoir se lire facilement, que ça doit pouvoir passer comme un fil sans nœud, ça doit pouvoir couler de soi. Je relis plusieurs fois, je checke mes sources. J'ai étudié philologie romane et ai eu quelques cours avec ceux qui étudiaient l'histoire. Donc j'ai appris il y a longtemps que je devais contrôler mes sources et faire des matches entre elles. C'est une info qui m'a été donnée il y a au moins 40 ans mais qui est toujours d'actualité. Aujourd'hui, c'est sur internet. Dans le temps, c'était dans les bouquins.

### Particularités

Je dois assurer une veille législative. Et pour pouvoir rédiger des articles, dans le secteur de la santé et sécurité au travail, qui soient liés aux préoccupations du moment, je suis obligée de suivre tout ce qu'il se passe dans le monde en général. J'ai une alerte électronique sur les mots "accidents du travail". Je sais que quelqu'un – en France ou en Belgique – rassemble tous les récits d'accidents du travail qu'on peut trouver au fur et à mesure dans une série de magazines, souvent locaux. Ce sont souvent ces magazines locaux qui vont raconter l'accident du travail du coin.

## Mes horaires

C'est un boulot prenant, ce n'est pas vraiment de 9 à 17h. L'expérience a fait que je m'arrête à un certain moment parce que j'aurais tendance, une fois que je suis occupée, à vouloir terminer mon article et le passé m'a prouvé que je devais me fixer des limites sous peine de tomber malade.

Cela fait plusieurs années que je travaille quatre jours sur cinq à la maison donc c'est à moi de m'organiser pour avoir terminé toutes mes tâches à temps. Ça ne me gêne pas du tout. Je connais bien mon boulot, je crois que c'est important, et donc je sais ce que je peux demander à mes collègues ou à quel moment j'ai besoin d'aide. Ce n'est pas une situation qui va m'angoisser. J'ai constaté récemment que ceux qui ont été forcés de faire du télétravail alors que ça ne leur plaisait pas vraiment sont un peu mal à l'aise.

J'essaie de me tenir au maximum à un horaire de 9 à 17h parce que mes collègues travaillent à ces heures-là. Mais si je suis fatiguée, je peux commencer à 10h, ne pas prendre de pause – ce qui est très mauvais – puis terminer à 17h parce que je n'ai pas pris de pause. Ou bien, à 17h, je me rends compte que je vais pouvoir y arriver et terminer l'article et à 18h ou plus, je suis encore là. Je suis capable de travailler jusque 20h ou 21h. Parfois je m'arrête pour faire à manger puis je continue. J'ai toujours en tête l'idée d'un travail de bonne qualité à fournir dans un temps réduit.

## Les relations professionnelles

Mes collègues sont tou.te.s néerlandophones. Moi-même, je suis Bruxelloise, avec une mère néerlandophone. Mon père est Bruxellois et sa famille était en partie néerlandophone. J'ai donc un bagage culturel néerlandophone qui m'aide beaucoup pour tenir ma place, parce que je suis seule francophone. Ce que je défends, c'est Bruxelles. Je défends aussi souvent le fait que ce n'est pas parce que quelque chose a été publié en Flandre que ça va intéresser les Wallons. Ceux qui écrivent les articles, des auteurs internes ou externes, oublient parfois que leur public parle deux langues. On s'aperçoit aussi qu'il y a de plus en plus de régionalisation donc les chemins s'écartent. De temps en temps, je trouve des parallèles mais parfois, c'est difficile de trouver des sites bilingues. Moi, je parle tout le temps néerlandais, tous les échanges se font en néerlandais. Si je ne connaissais pas la langue de manière interne – ça fait vraiment partie de ma culture – je crois que j'aurais du mal. Je crois que ça m'aide mais ce n'est pas essentiel.

Dans cette répartition du temps que je vis depuis quelques années – un jour au boulot et quatre à la maison – la journée au boulot est celle durant laquelle je travaille le moins, le jour des réunions. Mais c'est aussi – ou plutôt c'était puisque la pandémie est passée par là – le jour où je pouvais nouer des contacts avec mes nouveaux collègues parce que depuis 2016, il y a toute une série de nouveaux ou nouvelles collègues qui sont arrivés. Ce qui est marrant, c'est que ces personnes qui ont été engagées ont l'âge de mes filles et ça crée le même jeu qu'à la maison entre générations.

Je crois qu'il est important d'échanger et d'apprendre de plus jeunes collègues mais mes collègues sont également attentives à ce que je pense de leur travail. J'essaie toujours d'être positive parce que sinon, elles risquent d'avoir le sentiment qu'elles n'y parviennent pas et n'y parviendront jamais.

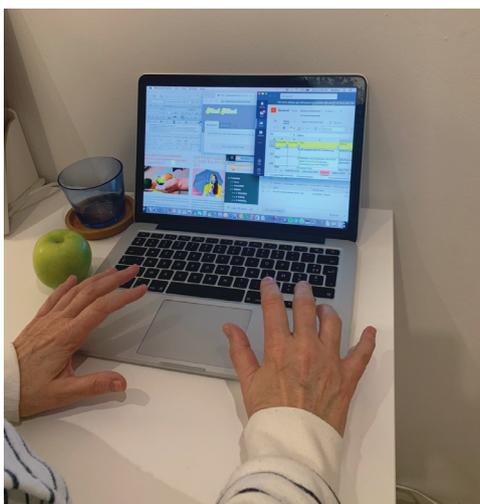
J'ai eu une cheffe – qui gérait la publication – à qui j'ai dû apprendre à dire merci. Ça m'a frappée. J'y pense souvent. Elle est toujours là mais elle n'est plus responsable d'une équipe. C'était flagrant, elle ne savait pas remercier les gens qui avaient fait un effort et s'étaient investis dans leur travail. Je trouve cela très important, le côté positif et les remerciements.

Quant à la distance mise par le télétravail, à mon avis, à partir d'un certain moment, il est possible d'avoir une relation humaine même par internet. Je travaille avec Teams et quand on a une réunion, on allume nos caméras. Sinon, on s'appelle par téléphone et on a beaucoup de messages écrits. Dans ces messages, je suis parfois étonnée de voir tout ce qui peut en sortir : tous les "merci" notamment. Ça peut paraître ridicule mais ça fait du bien. Et pour adoucir la sécheresse de ces messages, il y a les fameux smileys. Je crois que j'en utilise moins que mes plus jeunes collègues, mais ça aide dans un message, ça met un peu de soleil.

## Souvenirs, souvenirs...

J'ai aussi travaillé comme journaliste freelance et j'ai couvert des communes bien précises de la capitale, la mienne et la commune voisine. J'étais dans le domaine des nouvelles très locales mais il y avait des trucs tellement mignons ! Je me souviens d'une personne qui avait gagné le prix du citoyen de l'année de la commune. C'était une belle histoire : il avait sauvé la vie de quelqu'un. C'était très sympa à couvrir : prendre les photos, parler avec cette personne qui normalement n'aurait pas eu accès à un média...

## L'objet



L'objet qui représente le mieux mon travail, c'est mon ordinateur, parce que je peux faire tout ce que je dois faire pour mon boulot juste à partir de cet ordinateur.

Si je suis malade, je suis au lit avec mon ordinateur et je peux continuer à travailler si j'en suis capable.

C'est un ordinateur portable qui est mis à ma disposition par mon employeur. Ce qui a l'avantage que si jamais quelque chose ne fonctionnait plus, je pourrais faire appel à l'informaticien de mon employeur et ne serais donc pas tout à fait désarmée. Si on a un ordi à soi et qu'il ne fonctionne pas, on ne sait pas à qui s'adresser.

Je fais vraiment tout ce que je dois faire pour le boulot avec mon ordi. Par exemple, si je reçois un pdf avec la mise en page, je peux la corriger sur mon ordi avec l'application adéquate. On envoie un mail professionnel sur un système de mailing et ça aussi, ça passe par mon ordinateur. Avec cette photo, j'ai voulu montrer toutes les applications qui pouvaient être ouvertes toutes à la fois et le fait que certains jours, je dois vraiment jongler entre toutes ces applications parce que toutes les infos arrivent en même temps et qu'il faut essayer de mettre des priorités.

**Si vous aussi, vous voulez venir décrire votre travail, n'hésitez pas à vous inscrire auprès d'Anne Brunelle :**

**02 413 11 85**

**ou**

**[abrunelle@lafonderie.be](mailto:abrunelle@lafonderie.be)**

Propos recueillis par Anne Brunelle et Pascal Majérus  
dans le cadre des rencontres Dis-moi ce que tu fais...

Rédaction des notices : Anne Brunelle

Photos fournies par les personnes interrogées lorsque les rencontres avaient lieu en visio-conférence.

Lay-out : Christiane Robin

Collection Éducation permanente des éditions de La Fonderie – 2021

Cette publication n'est pas destinée à la vente – Tous droits de reproduction réservés.

Avec le soutien de :



RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

**la fonderie**